



Emmanuelle Heidsieck

Trop beau

Editions du Faubourg, 120 p., 15 €

L'autrice donne la parole à un apollon qui souffre de l'être. Une remise en cause très drôle de l'idéologie de la victimisation et de l'individualisme forcené.

Trop. Tout simplement trop. On sait la fortune de cet adverbe. Trop stylé, trop cool, jusqu'au sommet du trop pas, pour signifier un excès dans le dégoût. Marco Bueli, héros narrateur du nouveau roman d'Emmanuelle Heidsieck (le précédent, *A l'aide ou le rapport W*, est réédité en même temps), est trop lui aussi, bien qu'il ne soit plus trop jeune (36 ans). Trop bavard sur lui-même mais surtout trop beau, jusqu'à en concevoir un désarroi aussi existentiel que professionnel, puisque sa beauté, qu'il n'est pas le dernier à qualifier de sublime, lui a valu d'être licencié à trois reprises de ses emplois de cadre forcément supérieur après des études tout aussi suprêmes. D'où son projet d'aller demander des comptes à la justice (les prud'hommes) comme victime de discrimination liée à l'apparence.

Comment peut-on souffrir d'être trop beau alors que le monde alentour hurle que ce serait le comble du malheur de ne pas l'être assez ? Pour résoudre cette énigme et donner de la consistance à sa requête pénale, Marco Bueli s'inscrit dans un groupe de parole où il va côtoyer d'autres beaux et belles, eux et elles aussi

en pleine détresse. Une sorte de Beaux Anonymes sur le modèle des Alcooliques. L'essentiel de *Trop beau* est fait de leurs différents récits de vie où, à les en croire, la jalousie des moins beaux fait rage.

Pauvres petits malheurs, se dit-on. N'était que ces confessions sont si subtilement écrites, ambiguës et souvent comiques, que leur lecteur, fatalement moins beau que les Beaux Anonymes, finit par s'y intéresser par les résonances qu'elles induisent avec ce qui n'est pas écrit mais transpire à chaque ligne : une nouvelle idéologie de la victimisation, du communautarisme à tout crin, de l'individualisme en folie, du récit de soi comme passion triste, au détriment du bien commun et du vivre en société.

À la marge de Gatsby, Marco Bueli est sans doute un magnifique malheureux, mais il est aussi un con formidable, bien de son temps, notamment lorsqu'il liste sur plus de deux pages les caractéristiques de l'armée des ombres de la laideur, ou présumée telle, qui peuple la périphérie de nos vies. La morale de cette fable à peine anticipatoire (à quand la création d'une association des Trop Riches Anonymes ?) est empruntée à l'essayiste Fabio Gambaro : "*La vraie laideur est celle d'un monde dont le vide se dissimule derrière le culte des apparences.*" Autre enseignement politique en embuscade dans ce roman joyeusement incorrect : quand il n'y aura plus que des plaignants, il ne faudra pas venir se plaindre. **Gérard Lefort**